

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 18.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 5 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 4 MAI 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Bibliographie.—Nos gravures : Feu A. T. Stewart ; l'impératrice d'Autriche ; les curieux attendant que la glace charrie ;—Geneviève de Brabant.—Hygiène publique.—Vingt mille lieues sous les mers (suite).—Enigmes, charades, proverbes, questions, etc.—97fr. 50c., histoire d'un caissier.—Horticulture.—Correspondance.—Mélanges religieux.—Nouvelles générales.—Poésie : Les amoureux.—Rosalba ou deux amours, épisode de la rébellion de 1837 (suite).—Le Jeu de Dames.—Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Geneviève de Brabant : Feu Alex. T. Stewart, le millionnaire ; S. M. I. Elizabeth-Amélie-Eugénie, impératrice d'Autriche ; Montréal : les curieux attendant que la glace charrie.

BIBLIOGRAPHIE

L'AMÉRIQUE AVANT CHRISTOPHE COLOMB.—Résumé des travaux de quelques savants, par Oscar Dunn—Montréal, 1875. Eusèbe Sénécal, in-4°, pp. 47.

M. Dunn a eu l'excellente idée de reproduire en une très-élégante brochure, tirée malheureusement à un trop petit nombre d'exemplaires (25 ou 30, si nous sommes bien informés), les articles qu'il a publiés sous ce titre dans la *Revue Canadienne*. Le papier, le format, les caractères, tout, jusqu'au tirage si limité, indique l'œuvre d'un bibliophile, en même temps que d'un érudit. M. Dunn est, en effet, du petit nombre des jeunes gens qui se font gloire d'une passion réservée ordinairement pour un âge plus avancé ; il s'est déjà formé une bibliothèque assez considérable de livres rares ; il est le possesseur du seul exemplaire non rogné qui existe des Œuvres de Champlain, publiées par la maison Desbarats, et c'est pour avoir mis la main sur les *Antiquitates Americane* de Rafn, chez un de nos bouquinistes, qu'il s'est épris du sujet qu'il vient de traiter avec cette élégance de style que les lecteurs de *L'Opinion Publique*, comme ceux de la *Revue Canadienne*, ont eu si souvent l'occasion d'apprécier.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette thèse de l'antiquité des populations de l'Amérique est soutenue et combattue ; il y a longtemps que l'on s'est demandé quand et comment notre partie du monde avait été peuplée d'hommes et d'animaux. Pas moins de cinq volumes, ayant pour titre cette question même, furent publiés à Amsterdam en 1767, par Engel. Dans le siècle dernier, le chanoine Corneille de Pauw, dans ses *Recherches sur les Américains*, et le savant jésuite Lafitau, dans son splendide ouvrage des *Mœurs des Sauvages* ont aussi traité très-longuement ce sujet qui avait déjà exercé toute la patience des savants des deux siècles précédents.

Georges Horn, professeur à l'université de Leyde, ne mentionne pas moins de vingt-deux opinions différentes, sans compter celle d'un autre professeur qui, à toutes les époques, a fait malheureusement beaucoup trop d'élèves. Selon Horn, le Père Cotton, confesseur de Henri IV, aurait été assez préoccupé de cette question, qui alors agita tous les esprits, pour la poser à une possédée qu'il exorcisait, et Satan pris de court, aurait répondu assez peu catégoriquement ! Si cette histoire peu croyable était vraie, le bon Père n'aurait fait que devancer nos spirites modernes, qui ont plus d'une fois essayé d'éclaircir des points difficiles en s'adressant à leurs médiums (1).

(1) *Georgius Hornius—De Originibus Americanis*, 1632. Nous n'avons pas eu le temps de faire de recherches sur cette anecdote qui nous fait l'effet d'une malice protestante comme on en voit beaucoup dans les livres de cette époque.

Ce fut à la demande de Jean de Laet et pour réfuter Grotius, qui n'attribuait qu'une origine toute récente aux Américains, que Horn écrivit son livre. Horn et Laet soutiennent que l'Amérique fut peuplée d'abord par les Phéniciens et les Cantabres, et plus tard par les Chinois et les Huns. Laet avait lui-même publié des dissertations en réponse à celles de Grotius, et la guerre fut très-vive entre tous ces savants sans qu'ils aient pu rien établir de certain. Grotius, Hornius et bien d'autres, et le diable lui-même, paraît-il, y ont perdu leur latin.

On est à peine plus avancé aujourd'hui. Cependant l'opinion se prononce de plus en plus en faveur de l'antiquité la plus reculée ; les monuments qui ont été découverts dans le Mexique et le Yucatan ne laissent guère de doute sur ce point. Nous ne serions pas surpris que l'on en revint à la théorie du Père Tournon, citée par M. Dunn, qui pourtant ne la trouve point propre à satisfaire la science moderne.

Après la confusion des langues dans les plaines de Sennaar, Dieu, dit cet auteur, divisa les descendants de Noé, et de ce lieu il les dispersa dans tous les pays, sur toute la surface de la terre. Rien n'empêche de prendre ces expressions de l'écriture à la lettre : et puisque Moïse nous apprend que les enfants de Noé partagèrent entre eux les îles des Nations, comment pourrait-on assurer que la plus grande partie du monde n'a pas été comprise dans cette première division ?

C'est, répond une critique, qu'on ne peut passer d'un continent à l'autre qu'en traversant des mers immenses ; et la navigation alors était peu connue. La navigation alors était peu connue ; qui nous l'a dit ? Les petits-fils de Noé remplirent plusieurs îles : ils n'ignoraient donc point la navigation. Il ne s'agit pas du plus ou du moins : la même main qui avait conduit l'Arche sur une mer, la plus étendue qui fut jamais, pouvait bien conduire les vaisseaux au terme où la Providence les vouloit faire arriver. Si ces premiers propagateurs des nations ont pu se transporter aux extrémités de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe et dans des îles très-éloignées du continent, pourquoi n'auraient-ils pu réussir à pénétrer dans un autre ? On ne saurait contester que la navigation ne fut dès lors dans le degré de perfection nécessaire pour le dessein que Dieu avait de peupler toute la terre. Il en avait donné l'ordre précis, et cet ordre a été exécuté ; il y a eu des difficultés, elles ont été franchies, et je ne vois pas qu'elles dussent être plus grandes dans ces premiers temps, que dix ou quinze siècles après... (1)

Marc Lescarbot, qui écrivait bien longtemps avant le Père Tournon, va plus loin. Il nous dit d'abord en son charmant vieux langage : " Je ne veux pas nier pourtant que ces grands pays n'aient pu être peuplés par une autre voye, scavoir que les hommes se multiplians sur la terre, et s'étendant toujours comme ils ont fait par de ça, il y a de l'apparence que de proche en proche ils ont atteint ces grandes provinces, soit par l'Orient ou par le Nord ou par tous les deux. Car je tiens que toutes les parties de la terre ferme sont concatenées ensemble, ou du moins, s'il y a quelque détroit comme ceux d'Anian et de Magellan, c'est chose que les hommes peuvent aisément franchir."

Puis il ajoute d'un ton bien convaincu : " Mais quand je considère que les sauvages ont de main en main par tradition de leurs pères une obscure connaissance du Déluge, il me vient au devant une autre conjecture du peuplement des Indes Occidentales, qui n'a point encore été mise en avant. Car quel empêchement y a-t-il de croire que Noé ayant vécu trois cens cin-

(1) Histoire générale de l'Amérique. Paris, 1768—8 vols in-12. 2de éd., 1778, par le Père Tournon, de l'ordre des Frères prêcheurs.

quante ans après le Déluge, n'ait lui-même eut le soin et pris la peine de peupler ou plus tôt repeupler ces pays-là ? Est-il à croire qu'il soit demeuré un si long espace de temps sans avoir fait et exploité beaucoup de grandes et hautes entreprises ? Luy qui estoit grand ouvrier et grand pilote, scavoit-il point l'art de faire un autre vaisseau (car le sien estoit demeuré arrêté aux montagnes d'Ararat, c'est-à-dire de la Grande Arménie) pour réparer la désolation de la terre ? Luy qui avoit la connoissance de mille choses que nous n'avons point par la traditive, des sciences infuses en notre premier père, duquel il peut avoir veu les enfans, ignoroit-il ces terres Occidentales, où par aventure il avoit pris naissance ? (c'est-à-dire où il est possible qu'il fût né). Certes en tout cas il est à présumer qu'ayant l'esprit de Dieu avec lui et ayant à rétablir le monde par une spéciale élection du ciel, il avoit (du moins par renommée) connoissance de ces terres-jà auxquelles il ne luy a point été plus difficile de faire voile, ayant peuplé l'Italie, que de venir du bout de la mer Méditerranée sur le Tibre fonder son *Janiculum*, si les histoires prophanes sont véridables, et par mille raisons y a apparence de le croire. Car en quelque part du monde qu'il se trouvast, il estoit parmi ses enfans. Il ne lui a, dis-je, point été plus difficile d'aller du détroit de Gibraltar en la Nouvelle-France ou du Cap-Vert au Brésil qu'à ses enfans d'aller en Java ou en Japan planter leur nom (1) ou au roy Salomon de faire des navigations de trois ans, lesquelles quelques-uns des plus sçavans de notre siècle dernier passé, et entre autres François Vatable, disent avoir esté au Pérou, d'où il faisoit apporter cette grande quantité d'or d'Ophir très-fin et pur tant célébré en la sainte Ecriture." (2)

Le père Lafitau, qui a reproduit une partie de ce passage, n'accepte point cette théorie, et y substitue celle d'une émigration comparativement récente du plateau central de l'Asie, dont il donne des preuves assez convaincantes. Ce système cependant ne suffirait point à rendre compte des monuments de Palenque et de l'état de civilisation atteint par les peuples qui les ont élevés, et qui plus probablement ont été conquis, détruits ou dispersés par ces hordes asiatiques qui, partant du même point auraient joué dans l'Amérique du sud le même rôle que les Huns, les Goths et les autres barbares en Europe, mais avec un succès plus complet, parce qu'elles auraient eu affaire à une civilisation moins forte et moins aguerrie. Une hypothèse n'exclue pas l'autre, et sans remonter jusqu'à Noé, on doit supposer dans l'Amérique du Sud une civilisation contemporaine de celles de la Chine ou de l'Inde, qui elles-mêmes avant les guerres d'Alexandre, étaient très-peu connues de l'Europe ; tandis que dans l'Amérique du Nord, un courant régulier a dû s'établir d'Asie par cette chaîne d'îles qui relie le territoire d'Alaska au Kamtschatka, et selon la jolie expression française de Lescarbot, *concutène* le Nouveau-Monde et l'Ancien. C'est ce que l'historien de la Nouvelle-France a très-bien vu en même temps qu'il a pour bien dire deviné, en ce qui concerne la côte de l'Atlantique, comment se sont faits les

(1) Lescarbot fait ici allusion à la ressemblance, très-remarquable en effet, de ces noms avec celui de Japhet.

(2) Histoire de la Nouvelle France—édition de 1612, réimp. de Tross, pages 23 et 24.

établissements européens antérieurs à Christophe Colomb, principal sujet de la brochure de M. Dunn.

"Ceux-là, dit-il, ne sont point éloignés de la vérité qui ont estimé que quelques mariniens, marchands ou passagers surpris de quelque fortune de vent en mer à la violence duquel ils n'auraient pu résister, auraient été portés en cette terre et là par aventure auraient fait naufrage," etc. (p. 19 et suivantes.) Lescarbot donne l'exemple des condamnés laissés par le marquis de La Roche à l'île de Sable, et que l'on trouva couverts de peaux de bêtes et ressemblants à des sauvages lorsque, longtemps après, le roi les envoya recueillir. Aucune de ces troupes d'aventuriers ou de naufragés, en admettant qu'il se fût trouvé des femmes parmi eux n'a laissé, cependant de colonie sérieuse et les différentes nations sauvages portaient tellement dans leur type physique et dans leur langage la marque d'une commune origine, ou tout au plus de deux sources distinctes, que l'on doit croire que dans l'Amérique du Nord (au moins dans sa partie la plus septentrionale), il n'y a guère eu d'autres habitants permanents. Mais ce qui s'est passé au sujet des petites colonies scandinaves dont on a retrouvé les traces dans les sagas de l'Islande et dans quelques inscriptions sur ce continent, fait voir comment des colonies européennes plus considérables ont pu, à une époque plus reculée, s'implanter sous les tropiques et dans l'Amérique du Sud.

Ce qu'il y a d'étonnant dans ces découvertes, c'est qu'elles donnent des renseignements très-positifs sur les faits et gestes des hommes du nord en Amérique, dès la fin du dixième siècle et au commencement du onzième, renseignements que possédaient ces peuples, alors partie de la chrétienté, quoiqu'encore à moitié barbares, tandis qu'au quatorzième et au commencement du quinzième siècle, les nations les plus civilisées du centre et du midi de l'Europe n'avaient encore sur l'existence d'un monde occidental que les notions les plus vagues et les plus mystérieuses.

A cette époque, 1419, dit un écrivain du *Correspondant* (1), l'Atlantique était peuplé de toutes les chimères de l'ignorance et de la peur ; les explorateurs ne bravaient point seulement les périls d'une navigation dangereuse, mais ceux bien plus terribles que leur offraient leur imagination. Les poètes avaient bien célébré les enchantements de l'Océan mystérieux, l'île fabuleuse de Bimini avec sa fontaine de vie que chercha longtemps Juan Ponce de Léon ; l'île volante de Saint-Brandan, où l'on croyait qu'était allé mourir le dernier roi des Visigots d'Espagne, et la grande île de Cipango, peuplée des âmes des chrétiens morts en captivité, que pensait découvrir Christophe Colomb lui-même. Mais il avait aussi parlé d'une mer sombre qu'il fallait traverser, d'une mer de ténèbres, habitée par des monstres terribles, des hydres à cent têtes, des serpents de mer gigantesques et des baleines qui engloutissaient les navires. Là se trouvaient des tourbillons qui descendaient jusqu'aux enfers ; là finissait le monde et commençait le chaos et le néant !

Les voyageurs dont il s'agit dans les lignes que nous venons de citer, au lieu de toutes les choses terribles qu'ils redoutaient, trouvèrent l'île charmante et délicieuse de Madère, corbeille de fleurs, nid d'oiseaux de toutes les couleurs, dont l'écrivain nous fait encore, à notre époque, la plus brillante peinture.

Bien différente est cette sombre île du Nord, cette Islande, *Pultima Thule* des

(1) L. Quesnel—L'Île de Madère—*Correspondant* du 25 février 1876.